

Je cherche une bonne

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **68 (1929)**

Heft 46

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-222879>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

l'écurie avait trouvé deux vaches, les têtes passées dans le même lien ! — L'un de ses frères avait senti soudain sa tête grossir, s'enfler d'une façon si démesurée qu'en mon for intérieur je ne trouvais à la comparer, comme dimensions, qu'à notre grand cuveau à lessive !

Mon frère cadet et moi, nous nous tenions à l'écart, immobiles, sachant qu'en cas de bruit, c'était pour nous la fin des revenants et le lit sûr et prompt !

Mais avant l'attachage final, il y avait le drame du « moule des atriaux ! » chez nous la chose était éliminée, notre grand frère étant initié à ces mystères ; mais il me souvient d'une année où un jeune volontaire bernois séjournant chez nous, se trouva là le jour de la boucherie :

— Il te faut aller chez mon oncle, lui dit mon grand frère ; tu prendras une hotte et tu demanderas le « moule des atriaux » ; tu as bien compris. Tu trouveras ma tante et mes cousines qui te remettront cet instrument.

Surpris de ne pas revoir son messenger, mon frère sortit. Il vit le pauvre garçon devant la maison, assis sur le banc, pleurant comme une Madeleine.

— Pourquoi pleures-tu, Hans ?

— Ah ! mein Gott ! c'est la moule, toujours sonner !

Mon frère, intrigué, leva le linge dont tante et cousines avaient recouvert la hotte et il aperçut la vieille horloge, récemment remplacée et dont la sonnerie du réveil, remontée à point, avait mis celui-ci en émoi. Nos cousines connaissaient le rôle du moule des atriaux, se souvenant que leur propre Keubi, dans une même circonstance leur était revenu avec l'un de ces vans à nettoyer le froment.

Il n'y a pas à dire, la disparition du « moule des atriaux », et des « histoires de revenants » nous laisse des regrets. C. R.

Le Grand Jour. par Virgile Rossel, roman in-16° Editions Spès, Lausanne.

« Le Grand Jour ? Titre heureux, assurément, mais quelque peu énigmatique. Il pourrait s'appliquer aussi bien à la Révolution Vaudoise du 18 décembre 1830, qu'au mariage d'André de Martine et de Françoise Meillard, mariage qu'une lourde faute de jeunesse et la barrière d'une opinion extrêmement rigide sur le chapitre des mœurs rendirent fort difficile. Le nouveau livre de M. Virgile Rossel est, d'ailleurs, moins un roman historique qu'un roman tout court, dans la trame duquel s'insèrent tout naturellement les faits intéressants de l'époque et du milieu. Si ce « Grand Jour » n'est pas une reconstitution minutieuse, il est une large et palpitante évocation du Lausanne d'il y a un siècle. M. Rossel n'a rien écrit de plus attachant, ni de plus vivant, et l'on sent combien le canton de Vaud est devenu pour lui comme une seconde petite patrie. Et si la démocratie n'est plus à la mode, semble-t-il en 1930, on se rendra compte de ce qu'elle a été au temps des « Trois Glorieuses » et pourquoi nos ancêtres ont vu le « Grand Jour » dans le jour de son triomphe !

DANS LE PAYS DE ZOUG

LE haut plateau d'Einsiedeln, avec ses pâturages entourés de sapins noirs, est à la frontière de deux régions nettement caractérisées de la Suisse. Au nord, au delà de Schindellegi et du Mont-Etzel, c'est le lac de Zurich, la grande ville et la terre protestante ; au sud, voici la Suisse primitive, dont les pics déchiquetés entourent le lac des Quatre-Cantons, posé comme une étoile au milieu des petits cantons catholiques.

De l'esplanade d'Einsiedeln, dominée par les deux hautes tours du couvent, la route descend brusquement à travers la petite ville puis, après un coude brusque à Biberbrücke, elle gagne une petite vallée, aux aspects variés, une vallée où chaque nom de village rappelle un souvenir de bataille : Morgarten, Rotenturm, Sattel. Au dernier contour de la route, on aperçoit soudain le lac de Lowerz, d'un vert d'émeraude, étalé au pied des derniers contreforts du Righi et, vers l'est, au milieu de ses beaux vergers, se dresse la ville de Schwytz, que protègent les pointes élançées des deux Mythen.

Peu à peu, la route s'enfonce dans les arbres pour déboucher dans le bourg de Goldau, tout près duquel chevauchent, les uns sur les autres, en

une masse imposante, les énormes blocs de pierre qui, en 1806, se détachèrent du Rossberg et détruisirent plusieurs villages. Bientôt Arth apparaît au milieu de ses cerisiers et, quand on arrive sur le promontoire, on n'a plus, devant soi, qu'un petit pays formé de collines, aux pentes douces, qui descendent mollement vers un lac bleu-pâle. C'est Zoug, son canton et son lac.

Le canton de Zoug — le plus petit de la Suisse — n'a guère de frontières naturelles. C'est un pays à part. Vers le sud, il semble appartenir à la Suisse primitive parce que le Righi le domine de haut. Mais, à mesure que l'on chemine vers le nord, les collines s'abaissent et l'on entre résolument dans le plateau. A l'ouest, la longue ligne, bleu-indigo, que dessine le Lindenberg ferme l'horizon, tandis qu'au pied, la Reuss roule ses eaux pressées dans une plaine fertile et parfois marécageuse. La sévérité du paysage est assombrie par de longs rideaux de sapins coupés de près où l'on fauche les regains.

C'est un petit pays de collines vertes et bleues sur lesquelles le soleil glisse lentement, comme pour en adoucir les lignes trop accentuées. Pays rustique, possédant mieux que n'importe quelle autre contrée le charme de l'intermédiaire. Ce n'est plus la montagne ; ce n'est pas encore le plateau. Une route étroite longe le lac. Elle s'en va, toute droite, au milieu des vergers dont les arbres fruitiers montent, en longues lignes, jusqu'à mi-hauteur du Zougerberg. Ça et là, une cabane de pêcheur ou une maisonnette de vacances s'élève au bord de la grève. Un noyer vénérable se penche au-dessus des flots et vous invite à la flânerie.

Alors, on s'assied sur les premiers cailloux, on écoute l'eau qui clapote doucement et l'on admire cette nappe unie et tranquille qu'aucun souffle ne ride à cette heure. Le lac est désert ; pas une voile, pas un canot de pêcheur. Cependant vers le nord, à l'endroit où le bourg industriel de Cham élève ses cheminées d'usine au milieu des grands peupliers du rivage, on aperçoit une grosse araignée qui se meut sur les eaux. L'araignée se rapproche peu à peu et bientôt l'on distingue le seul bateau à vapeur qui sillonne les eaux de ce lac. Il glisse, lent et silencieux, laissant, derrière lui, quelques petites vagues qui se fondent bientôt dans la masse liquide, laquelle reprend son uniformité accoutumée.

A mesure que l'on chemine sur cette route étroite, les maisons de campagne et les villages se rapprochent, un trottoir apparaît et bientôt l'on pénètre dans la ville de Zoug, disposée en forme d'arc le long des eaux. Dans les quartiers extérieurs, il y a de jolies villas entourées de jardins aux fleurs magnifiques. Par les fenêtres ouvertes, on entend des appels et des éclats de rire, tandis qu'un gramophone nasille une valse à la mode.

Pénétrons au cœur de la cité ! Aussitôt l'on est conquis par le pittoresque des vieilles demeures bourgeoises. Comme à Schaffhouse, comme à Stein, il y a des façades en escaliers, ornées de fresques originales. Au-dessus des balcons fleuris, on aperçoit, ça et là, des fenêtres jumelles et de curieux pignons. De plus, Zoug a conservé ses vieilles fontaines héroïques. La plus belle de toutes est celle du banneret Pierre Kolin, lequel se fit tuer au combat d'Arbédo pour sauver la bannière de son canton. Les Zougois gardent fidèlement le souvenir de ce vaillant fils dont la statue se dresse au-dessus de la fontaine. Bien pris, dans son uniforme de guerre, casqué et barbu, il regarde droit devant lui, dans l'attitude qu'il dut avoir au moment où il barra la route aux Milanais, dans les champs d'Arbédo.

Zoug est une petite ville. Quand on a admiré la tour de l'horloge, parcouru la place principale et visité les ruelles adjacentes, on se trouve tout à coup sur la grande route, c'est-à-dire hors de la cité. Alors, on suit la courbe du lac. On passe sur la Lorze et l'on s'enfonce dans la campagne.

La beauté de ce pays, c'est aux heures indécises qu'il faut la découvrir. A l'aube, quand le soleil verse des flots de lumière sur les collines endormies ou bien au crépuscule quand le lac se voile

de brumes et que les montagnes lointaines prennent des teintes orangées.

Tandis que le soir tombe, on entend sonner l'angélus dans quelque couvent du voisinage. Le ciel se voile peu à peu. Une fumée indécise semble monter lentement vers le ciel ; elle s'étire un instant sur le lac, elle s'allonge, s'effile et disparaît dans le dernier rayonnement du crépuscule.

Tandis que la campagne s'enfonce doucement dans les ténèbres, on voit des lumières s'allumer partout sur les montagnes. Et bientôt, sous le ciel d'août, criblé d'étoiles, il n'y a plus que les crêtes du Righi qui brillent du vif éclat de leurs milliers de lampes électriques. Jean des Sapins.

Comment Adam a été élevé. — Marie, qui a quatre ans, venait de l'école, et racontait les belles choses qu'elle venait d'apprendre. Quand elle eut fini, son père dit :

— Tu nous dit qu'Adam fut le premier homme.

— Oui, dit la petite, et il n'a eu ni père ni mère.

— Eh bien ! dit le père, en simulant l'étonnement. Je me demande comment il a fait pour vivre.

— Je pense, dit Marie, qu'il a été élevé à la boutique.

Et il fut accepté... — Je dépose toute ma fortune à vos pieds, ma bien-aimée.

— Votre fortune ! Je ne savais pas que vous aviez de l'argent.

— Je n'en ai pas beaucoup, mais il en faut bien peu pour couvrir ces petits pieds mignons !

PLUIE ET TEMPÊTE A VOLONTÉ

VOICI, nous avons en perspective une révolution qui laissera loin derrière elle toutes les guerres, même les plus atroces de l'histoire.

C'est à l'autre bout du monde que la nouvelle a pris naissance. Un ingénieur Cubain vient de porter une main sacrilège sur la part que nous avons toujours attribuée à la Providence : la pluie et le beau temps, la neige et les orages.

Cet homme redoutable aurait inventé un mélange gazeux-aqueux, de prix modique, qui, répandu par des avions dans les hautes régions de l'atmosphère créera, sans danger pour les pauvres bougres qui se démenent sur la terre, des nappes de nuages artificiels, capables d'absorber les rayons solaires et d'amener sur la terre, sur les points choisis, la fraîcheur, la pluie ou la neige.

Et voici que par décision du Département militaire, section des aéro, l'escadrille de la pluie prendra son vol pour assurer l'arrosage des sables et des petits pois.

Et tant pis si la vigne et les avoines en crévent. Ou réciproquement.

Nous voyons d'ici les batailles qui feront rage sur les terrains d'envol. Les canons pare-grêle descendront les avions porte-pluie comme des perdreaux après que des moissonneuses blindées auront permis leur départ.

A Lausanne, le Conseil communal délibérera sur un volcan. Le samedi, les comités de foot-ball s'entr'égorgent avec les directeurs de théâtre, kursaal et de ciné.

Les marchands de parapluies et les modistes régleront le différend à coup de cannes.

Durant cette semaine d'élection, les candidats ne promettaient que la lune. Et la plupart des nuits ils tenaient leurs promesses. A l'avenir, il faudra qu'il l'annonce rousse ou blanche avec un ciel très sec.

Ce ne sera plus pour la queue de la poêle qu'on se battra, mais pour l'anse de l'arrosoir.

La voici la vraie guerre, elle vient la grande révolution, le grand soir des secs et des humides.

JE CHERCHE UNE BONNE

LE vieille pimbèche au nez pointu, à l'air autoritaire, pénètre dans un bureau de placement et dit d'un ton sec :

— Je voudrais une bonne sachant coudre, laver, repasser, faire la cuisine, traire les vaches et soigner les enfants. Ce serait pour l'emmener à la campagne, où j'habite avec ma fille et mon genre. C'est moi qui dirige le ménage. Avez-vous une personne de confiance à me proposer ?

— Certainement, madame... Mais pour la question des gages ?...

— Oh ! je ne veux donner que des gages modestes ; mais je paie le voyage aller et retour.

— Bien, madame, répond la placeuse sans sourcilier, nous allons tâcher de vous trouver ce qu'il vous faut.

Elle passe alors dans une pièce voisine, où se tiennent les « perles » disponibles, et, à travers la porte, la cliente suffoquée l'entend qui leur demande froidement :

— Est-ce qu'il y a parmi vous une demoiselle qui aurait envie d'aller passer deux ou trois jours à la campagne ?



UNE BIBLIOTHÈQUE A LA MONTAGNE 8

Les enfants ouvraient de grands yeux, et il était clair que cette idée entraînait difficilement dans leur esprit. Est-ce qu'on fait tomber des murs en sonnant de la trompette ? Alors la grand-père intervenait ; elle racontait que c'était le bon Dieu qui avait ordonné aux enfants d'Israël de se promener ainsi autour de Jéricho, et que c'était lui qui en ferait tomber les murailles. — Le bon Dieu ! les enfants le connaissaient. Non seulement ils voyaient chaque jour l'aïeul prendre son bonnet entre ses deux mains pour lui adresser la prière avant et après le repas ; mais ils l'avaient vu lui-même maintes fois, et ils venaient de le voir encore, représenté au naturel dans un autre gravure. Vite, on le cherchait, et il n'y avait pas besoin d'aller loin pour le trouver : c'était l'affaire de quelques feuillets. Moïse était à genoux sur une haute montagne. Au-dessus flottait un nuage entr'ouvert, d'où sortait jusqu'à la ceinture un homme extraordinaire, plus grand que Moïse, plus grand même que Goliath. C'était le bon Dieu. De ses cheveux rayonnaient des éclairs, et de ses deux bras il tendait à Moïse un livre plus gros que la grosse Bible où lisait l'aïeul. Pour le coup, les enfants ne doutaient plus de la chute des murs de Jéricho, car à cette seule image toutes sortes d'idées confuses de grandeur et de puissance se pressaient dans leur esprit, et ils entendaient gronder au loin les tonnerres du Sinaï... Cependant le plus jeune se souvenait de la belle musique des enfants d'Israël ; il se laissait glisser de la table, et venait en câlinant se frotter à l'aïeule :

— Mère-grand, quand est-ce que c'est la foire ?

— Bientôt, si tu es sage.

— N'est-ce pas, mère-grand, que tu veux m'acheter une trompette à la foire ?

Les heures se passaient ainsi ; puis un rayon de soleil brillait entre les nuages, et le joyeux essaim, las de sa prison, était prompt à s'envoler. L'aînée des fillettes faisait attendre parfois, — elle avait une histoire à finir, — puis elle s'échappait, à son tour, donnant la main au cadet, lequel rêvait de la foire prochaine et trompétait déjà dans ses doigts.

On ne leur demandait pas où ils allaient, on le savait bien ; ils allaient chercher un livre plus vivant, celui de la société, celui du coterd.

Aux heures de loisir, le soir ou le dimanche, les paysans se cherchent les uns les autres, et il y a des places dans le village qui, de temps immémorial, ont servi de rendez-vous. Le premier qui s'y asseoit ne tarde pas à être suivi d'un second, et bientôt un groupe se forme. Ces réunions, qui ont lieu sans convocation ni invitation, c'est le coterd.

Grande affaire que le coterd dans la vie du paysan, surtout du paysan montagnard, plus solitaire. Sans le coterd le village ne serait qu'une agglomération de bâtiments, avec le coterd c'est une communauté, et le paysan trouve dans son hameau non seulement un toit pour s'abriter, mais une scène pour se produire. Le coterd, c'est le théâtre où il brille, où il voit sa popularité diminuer et grandir, où il recueille tour à tour, le

plus souvent à mots couverts, mais aussitôt compris, applaudissements, avertissements et sifflets. Le coterd, c'est le livre où il s'instruit quand il en a fini avec l'école ; c'est proprement ce livre du monde, qui compte autant de pages qu'il y a d'êtres humains sous la voûte des cieux, autant de tomes grands ou petits qu'on trouve de hameaux, de bourgs ou de villes semés sur la terre, et dont le véritable Messenger boiteux de Berne et Vevey n'est qu'une des innombrables copies. Quand une fois l'homme des champs a mordu à ce livre, fait de chair et d'os, où se heurtent les intérêts et les passions, il n'est pas à craindre qu'il se casse la tête aux livres sur papier, qui restent froids sous la main et qu'il faut épeler mot à mot. Qu'a-t-il à faire d'histoires mortes ? N'a-t-il pas autour de lui l'histoire actuelle et vivante, et ne l'enrichit-il pas pour sa part en faisant chaque jour œuvre d'expérience ?

Une petite ruelle vient à un certain endroit déboucher dans la grand'rue du hameau des noyers. Il y a là non pas une place, mais un élargissement. On en a profité pour installer la fontaine, qui, avec deux bâtiments situés en face l'un de l'autre, donne à cette partie du village un certain air d'importance. L'un de ces bâtiments est une grange, celle de l'aïeul ; elle n'aurait rien de remarquable sans une petite galerie, où l'on monte par un escalier extérieur, et sous laquelle s'abrite un banc ; cette galerie elle-même ressemble à beaucoup d'autres, sauf que l'une des colonnes qui la supportent a reçu l'insigne honneur de devenir le pilier public. Avis officiels, lois, décrets, signalements de malfaiteurs y sont affichés en nombre, et c'est un événement quand passe l'huissier municipal et qu'il y ajoute quelque placard nouveau. L'autre bâtiment est une maison d'habitation, la plus belle du hameau. Quatre ou cinq marches de pierre conduisent à la porte d'entrée ; le long du mur s'allonge un banc de construction grossière, et un énorme avant-toit abrite ceux qui viennent s'y asseoir. C'était là que l'on cotergeait, les hommes formant un groupe du côté de la grange de l'aïeul, les femmes en formant un autre sur les marches de la maison.

Tout le village s'y trouvait réuni, maîtres et valets, riches et pauvres, et l'on aurait eu de la peine à distinguer entre eux, car ils portaient tous le même costume. Ce n'était qu'à l'attitude qu'on pouvait reconnaître les différences de condition. Quelques-uns se tenaient à l'écart, appuyés aux murailles ; ils écoutaient de loin et parlaient discrètement ; d'autres occupaient largement les bonnes places et discouraient avec assurance. Dans le groupe des femmes, on s'entretenait des choses du ménage, de la petite culture, celle des légumes et du jardin, des soins à donner au menu bétail, la chèvre, le mouton, le porc aussi. Au banc des hommes, il s'agissait d'intérêts plus graves, du gros bétail et de la grande culture, celle des vignes et des prés. On y discutait minutieusement non le cours des actions et des obligations, choses alors inconnues du campagnard, mais celui de ces bonnes valeurs solides et réelles : le vin serré dans la cave, le foin qui remplissait la grange, la génisse qui ruminait à l'étable. On y tenait registre des accroissements de fortune et des conjonctions d'héritages. On y racontait longuement l'histoire des dernières ventes publiques, où Jean-Louis avait enchéri sur Jean-Pierre, mémorable bataille disputée franc par franc, et qui était l'événement de la semaine pour tous les villages de la paroisse. On parlait plus discrètement des ventes prochaines ; toutefois, si l'on avait lieu de soupçonner que l'un des assistants eût l'intention d'acheter, il se trouvait bien quelque mauvais plaisant pour amener sur le tapis ce sujet délicat, et le mauvais plaisant n'était peut-être qu'un rusé compère, qui voulait épier et voir venir. On faisait aussi de la politique au coterd, rarement de cette politique transcendante qui assemble des congrès pour faire et défaire des traités de paix, souvent au contraire de cette bonne politique locale, qui s'en tient aux réalités prochaines, sans courir après la gloire ni se payer de chimères. On passait à la filière d'une critique serrée tous les actes, toutes les paroles des employés de la commune, depuis le syndic jusqu'au taupier, et malheur à

celui qui se permettait des abus de pouvoir, ou qui n'était pas poli avec le monde ! On préparait soigneusement ses batteries pour les occasions favorables. Le hameau voisin demandait un subside pour une fontaine : on ferait cause commune avec lui, à condition au moins équivalente. On avait fait une route à ceux du bas : on en demanderait deux pour ceux du haut. A quoi bon les deniers publics sinon pour les tirer à soi ? Les grandes puissances n'entendent pas autrement l'équilibre européen ; il consiste pour chacune à peser dans la balance un peu plus que les autres. C'est tout justement ce que l'on voulait au hameau des noyers. Il est petit ; mais ce n'était point une raison pour qu'il ne tirât pas de gros bénéfices de l'équilibre communal.

Toutes ces questions, et bien d'autres encore, s'agissent journellement au coterd. On s'y passionne quelquefois ; quelquefois aussi, on s'en donne de rire à cœur joie. Il y a des plaisants au village ; ils ont la riposte vive et le mot salé. On glose, on goguenarde, on se tâte, on escarmouche, on bataille, on fait de l'esprit aux dépens du prochain. Il se trouve ordinairement dans le groupe quelque pauvre garçon, lent à la réplique, qui devient le plastron de la compagnie ; c'est sans doute un domestique venu de tel village mal famé dans la paroisse, et dont, en toute occasion, on berne de quolibets les infortunés habitants. Il n'est pas rare non plus que des interpellations comiques partent du groupe des hommes à l'adresse de celui des femmes, toujours prompts à renvoyer la balle au joueur. Elles aiment les jeux de langue, et ne sont pas empruntées à la riposte. D'ailleurs, on se surveille réciproquement, et s'il y a d'un côté quelque belle fille de seize ans, alerte et de bonne rencontre, de l'autre quelque jeune gars dont elle ferait bien l'affaire, ce n'est pas au coterd qu'il faut songer à surprendre leurs secrètes intelligences. Ils ne s'entendront que pour donner le change et dérouter les limiers en quête de pistes. Ces choses de mariage ne se traitent pas devant le public ; on y va prudemment et obliquement ; on se ménage des retraites en cas de disgrâce, et l'on a peur des fâcheux qui viennent à la traverse. La défiance est la mère de la sûreté, et nul n'est plus pénétré de ce principe que le paysan qui rumine quelque projet de mariage.

Tel était le coterd du hameau des noyers, et dans toutes les campagnes vaudoises il eût été difficile d'en trouver de plus brillants. Il était d'autant plus que le hameau comptait moins d'habitants. On ne s'y divisait pas, comme dans les grands villages du bas, où il y en a cinq ou six à la fois, qui se nuisent réciproquement. Et puis, il n'y avait pas de cabaret pour faire concurrence. On pouvait être bien sûr que ceux qui manquaient à l'appel ne faisaient pas bande à part.

E. Rambert.

AMEUBLEMENTS
 RICHES ET COURANTS
 AINSI QUE LES MODÈLES
 EXPOSÉS AU COMPTOIR
 Petits meubles et lampadaires
 CRINS — PLUMES et DUVETS
ADDY
 RUE DE LA TOUR, 41 — LAUSANNE

Pour la rédaction :
 J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles
 Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

RADIO GÉNÉRALE
DENIER & Co Ruelle St-François 3, LAUSANNE - Fond. 1920
 Tél. 26.196 — Maison des Vaudois.